

## Les immigrants français à Toronto à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle

*French immigrants in Toronto at the end of the 19th century*

**Yves Frenette**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2650>

DOI : 10.4000/eccs.2650

ISSN : 2429-4667

**Éditeur**

Association française des études canadiennes (AFEC)

**Référence électronique**

Yves Frenette, « Les immigrants français à Toronto à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 86-2 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2650> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eccs.2650>

---

## Les immigrants français à Toronto à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>1</sup>

**Yves FRENETTE**  
**Université d'Ottawa**

À partir d'une source, les fiches manuscrites du recensement canadien de 1891, ce texte dresse le portrait des migrants français de Toronto à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Très peu nombreux, ils profitent des occasions offertes par la ville en expansion en gagnant leur vie surtout comme ouvrier qualifiés. Souvent pensionnaires (logés dans des pensions de famille), ils résident dans tous les quartiers du centre urbain et, pour la majorité, se marient à l'extérieur du groupe. Ne tissant pas beaucoup de liens avec les Canadiens français, ils ne forment pas de communauté au sens sociologique du terme.

Based on the detailed Canadian census of 1891, this article tries to draw a portrait of the French immigrants residing in Toronto at the end of the 19th century. The small number of immigrants settled in a rising city where most of them were employed as skilled workers. They seemed to be lodgers, preferably in the downtown area. When they married they found their spouse outside their cultural group. They did not seem to connect with French Canadians and they did not form a community per say.

Dans ce numéro sur l'immigration française au Canada entre 1870 et 1914, il nous a semblé intéressant de dresser le portrait des Français de Toronto à mi-période, à partir du recensement fédéral de 1891. L'exercice permet d'observer les migrants français dans une grande ville de langue anglaise et de comparer leur expérience à celle de leurs compatriotes de Montréal, en nous appuyant sur les articles de Sherry Olson et de Paul-André Linteau. Notre brève étude complète aussi celle de Marie LeBel sur l'Ontario.

Comme Montréal, Toronto connaît une grande croissance dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Entre 1851 et 1891, la population de la capitale de l'Ontario passe ainsi de 30 775 à 181 215 habitants, une augmentation de presque 500 % (CARELESS 1984, 109-148). Mais Toronto n'a nullement la taille de la métropole du Canada et, surtout, elle s'en distingue sur le plan ethnoculturel et linguistique. En effet, alors que les Canadiens français sont redevenus majoritaires à Montréal, Toronto demeure un grand centre urbain britannique. C'est surtout l'immigration de ruraux anglo-ontariens et d'ouvriers des îles britanniques, y compris un fort contingent d'Irlandais catholiques, qui est responsable de son essor. Les 1 094 francophones de la ville y sont fortement minoritaires, ne comptant que pour 0,4 % de la population totale.

---

<sup>1</sup> Nous remercions notre assistant de recherche, Paul Gareau, qui a dépouillé et analysé les fiches manuscrites du recensement fédéral de 1891.

YVES FRENETTE

En fait, en 1891, le nombre de francophones à Toronto, toutes origines confondues, est inférieur au nombre de migrants français qui résident à Montréal (1 387) à la même date. La très grande majorité (91%) sont des Canadiens français originaires surtout du Québec, mais aussi de l'Ontario, des provinces et territoires de l'Ouest ainsi que des États-Unis. À l'exception d'une quinzaine de Suisses et d'autres francophones provenant de pays européens, le reste est constitué de Français. Au nombre de 74, ces derniers représentent 6,8 % de la population francophone et 0,3 % de la population totale de la ville.

Ces distinctions étant établies, on observe toutefois de grandes similarités avec les migrants français de Montréal, d'Ottawa et, s'il faut en croire divers observateurs, du reste du Canada, à l'exception peut-être des Français des Prairies et du sud-ouest de l'Ontario (FRENETTE 2012). D'abord, contrairement aux migrants canadiens-français de Toronto et d'ailleurs (FRENETTE 1998), les Français de la ville ne semblent pas avoir été les maillons de chaînes migratoires qui se transforment en grappes résidentielles au lieu de destination. Alors que le tiers des Canadiens français vit dans le quartier Saint-David, qui abrite plusieurs manufactures et depuis 1887 la paroisse Sacré-Cœur, seule paroisse francophone de la ville-reine, les Français sont répartis à peu près également dans les neuf quartiers de Toronto. La dispersion spatiale les caractérise donc, encore plus qu'à Montréal. Ce trait se reproduit à l'intérieur même des quartiers, les foyers français se trouvant ainsi isolés au sein d'une mer britannique.

Si l'analyse d'un seul recensement ne permet pas d'étudier en profondeur la migration des Français, la quasi absence d'enfants nés en France (un seul cas) et l'âge relativement élevé des individus, 40,6 ans en moyenne pour les hommes et 37,6 pour les femmes, nous amènent à conclure que les Français de Toronto ne sont pas nouvellement arrivés au Canada. Certaines indications sur le lieu de naissance des enfants révèlent que plusieurs migrants sont passés par le Québec plusieurs années auparavant. En outre, le fait que 42,5 % des Français soient pensionnaires (31) laisse supposer une certaine instabilité résidentielle qui est probablement liée à un établissement récent dans la ville reine.

Les occupations des Français de Toronto sont variées, mais ces derniers sont en général des ouvriers qualifiés; ils sont photographe, dessinateur industriel, imprimeur, graveur, horloger, teinturier, ébéniste, menuisier, serrurier, peintre en bâtiment, cordonnier, barbier. On trouve aussi quelque commis et deux enseignants. Le vêtement (tailleur, modiste) est le seul secteur où on peut observer une certaine concentration professionnelle. Quelques migrants font des affaires (marchand de vin, restaurateur, épicier, joaillier,

#### LES IMMIGRANTS FRANÇAIS A TORONTO À LA FIN DU XIXE SIÈCLE

tailleur, coiffeur). Par ailleurs, on ne compte que deux journaliers, un jardinier et deux domestiques, emplois dans les échelons inférieurs de l'échelle sociale. Compte tenu de ce qui précède, il ne faut pas se surprendre du fait que 100 % des Français adultes de Toronto soient alphabétisés.

Deux prêtres français y habitent en 1891. Ce sont sans doute des membres d'une communauté religieuse, puisqu'ils partagent leur toit avec d'autres prêtres. En Ontario en général et dans la ville-reine en particulier, le catholicisme est moins central pour les migrants de France que pour leurs compatriotes du Québec et des Prairies. Alors que dans ces deux dernières régions, au moins 90 % des Français se déclarent catholiques, à Toronto ce pourcentage baisse à 75 %. Les non catholiques se répartissent entre les diverses confessions protestantes, y compris la confession huguenote. Selon le recensement, on ne trouverait dans la ville qu'un juif français.

La proportion de catholiques français est donc élevée, considérant que la ville est majoritairement protestante. Mais, en même temps, le caractère ethno-religieux de Toronto explique sûrement pourquoi les migrants non catholiques s'y sentent à l'aise. Le protestantisme du quart des Français de Toronto est sans doute également lié à leur tendance à l'exogamie.

En effet, des 32 unions conjugales impliquant des Français, neuf seulement sont endogames, ce qui s'explique par la taille de la population française et son taux élevé de masculinité. Les Français choisissent surtout comme partenaires des Britanniques, ce qui reflète leur domination démographique de ces derniers dans la ville reine. Par ailleurs, dans quatre des cinq unions mixtes franco-allemandes, les deux époux sont probablement germanophones, la migration alsacienne étant importante en Ontario au XIX<sup>e</sup> siècle. Seulement trois partenaires conjugaux des Français sont canadiens-français ; ces ménages ne résident pas dans le quartier Saint-David, ce qui confirme que les Français n'ont pas beaucoup de rapports avec les Canadiens français.

En effet, dispersés dans la ville, les Français vivent au milieu de la population d'origine britannique, tantôt dans des milieux homogènes sur le plan ethno-religieux, tantôt dans des milieux hétérogènes. C'est l'appartenance sociale qui semble le plus à même d'expliquer leurs choix résidentiels. Et comme le montrent les textes de ce numéro, les migrants français diffèrent d'autres groupes immigrants en ne constituant pas de quartier ethnique.

En fait, à Toronto, on ne peut parler de l'existence d'une communauté française en 1891. Il faudra attendre l'augmentation de l'immigration en

YVES FRENETTE

provenance de France après 1900 pour que se tissent des liens plus serrés entre Français et pour que se développe un noyau institutionnel. Toutefois, il faudra encore un siècle pour que s'effectue un rapprochement avec les Canadiens français de la ville reine (FRENETTE 2012).

### **Bibliographie**

CARELESS, J.M.S. 1984. *Toronto to 1918 : An Illustrated History*. Toronto : Lorimer.

FRENETTE, Yves. 1998. *Brève histoire des Canadiens français*. Montréal : Boréal.

FRENETTE, Yves. 2012. « Les migrants français au Canada, 1760-1980 : essai de synthèse », *Enquêtes et documents*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.